

Brunet, Roger et Dollfus, Olivier (1990) Mondes nouveaux.
Géographie universelle

Rodolphe De Koninck

Volume 35, numéro 96, 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/022214ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/022214ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

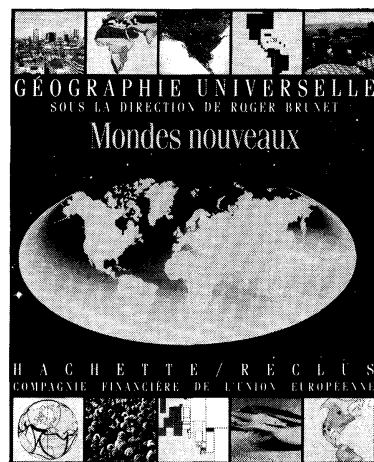
1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

De Koninck, R. (1991). Compte rendu de [Brunet, Roger et Dollfus, Olivier (1990) Mondes nouveaux. Géographie universelle]. *Cahiers de géographie du Québec*, 35(96), 567–577. <https://doi.org/10.7202/022214ar>

BRUNET, Roger et DOLLFUS, Olivier (1990) *Mondes nouveaux. Géographie universelle.* Paris/Montpellier, Hachette/Reclus, 550 p. (ISBN 2-01-014826-6)



«Tout cela fait le livre du Monde. Il faut évidemment quelque ascèse et quelque acuité pour le lire: toute lecture s'apprend, toute recherche demande effort. Les structures cachées méritent cette quête» (p. 90).

La G.U. nouvelle est arrivée! On l'attendait depuis un moment, avec impatience et même un brin d'appréhension il faut l'admettre. On savait que le cépage était noble, qu'il plongeait ses racines dans une terre riche ayant déjà beaucoup donné. Mais avec un vin nouveau, on ne sait jamais! La première cuvée est donc là: elle a cependant peu à voir avec un vin primeur. Elle est plutôt, toutes appellations confondues, du genre cuvée du siècle, déjà excellente mais qui s'affirmera avec les années. Car ce premier des 10 volumes de la nouvelle Géographie universelle, en fait la quatrième produite en France depuis le début du XIX^e siècle, possède tout d'une grande oeuvre: profondeur, originalité, audace même et panache. Et quel panache!

Les 10 volumes de la Géographie universelle

- | | |
|--------------------------|--|
| 1. Mondes nouveaux | 6. Afrique |
| 2. France, Europe du Sud | 7. Asie du Sud-Est, Océanie |
| 3. Amérique latine | 8. Afrique du Nord, Moyen-Orient, Monde indien |
| 4. Chine, Japon, Corée | 9. Europe médiane, Europe du Nord |
| 5. États-Unis, Canada | 10. URSS, Europe de l'Est |
-

Mondes nouveaux se présente dans un contenant digne, précisément, d'un grand cru: coloré et solide. On l'ouvre avec précaution et respect. Tout de suite on est séduit par la splendeur des illustrations photographiques, la clarté de la cartographie, la qualité de la mise en pages, de l'impression et même du papier sur lequel tout cela est couché. Le reste, le contenu, est à la hauteur: concentré et puissant. C'est dire qu'il faut en faire l'apprentissage avec méthode, sans précipitation, car le produit a plus que du coffre: il est d'une richesse exceptionnelle.

Le déchiffrement du Monde

Présentation de la collection

Introduction

Première partie: De la production à l'organisation de l'espace

- Ch. 1. Visions de l'espace
- Ch. 2. Espaces produits
- Ch. 3. Jeux et enjeux de l'espace
- Ch. 4. L'espace milieu

Deuxième partie: L'espace et ses lois

- Ch. 5. La distance et la gravitation
- Ch. 6. Le maillage et le treillage
- Ch. 7. Les dispositifs structurels de l'espace
- Ch. 8. La composition des structures
- Ch. 9. La dynamique des systèmes
- Ch. 10. Les leviers et la performance

Troisième partie: L'individu et le système

- Ch. 11. Système, structure et fluctuation
- Ch. 12. Êtres géographiques
- Ch. 13. La différence et l'équité
- Ch. 14. La forme et la famille
- Ch. 15. Les foyers et les ombres
- Ch. 16. Les synapses

Quatrième partie: La géographie maintenant

- Ch. 17. Connaître l'espace des hommes
- Ch. 18. La géographie dans le siècle
- Ch. 19. Géographies universelles

Le système Monde

Introduction

Première partie: Présentations du Monde

- Ch. 1. Divergences et organisation
- Ch. 2. L'oligopole géographique
- Ch. 3. D'où vient le système Monde
- Ch. 4. Le temps des accélérations

Deuxième partie: Les mémoires du Monde

- Ch. 5. Forces et temps de la nature
- Ch. 6. Fluides en mouvements, la dynamique des climats
- Ch. 7. La mosaïque des milieux
- Ch. 8. Le temps des oeuvres

Troisième partie: Le Monde dans ses interférences

- Ch. 9. Le Monde en ses États
- Ch. 10. L'espace de l'international
- Ch. 11. Le domaine du transnational

Quatrième partie: Le Monde en ses réseaux

- Ch. 12. La dynamique des réseaux mondiaux
- Ch. 13. Un Monde de flux
- Ch. 14. Les espaces des transactions

Cinquième partie: Dynamiques et transformations

- Ch. 15. Le peuplement et ses turbulences
- Ch. 16. Situations et positions dans le système Monde
- Ch. 17. Croissance et crises
- Ch. 18. Les formes de la puissance
- Ch. 19. Les recompositions du Monde
- Ch. 20. Où vont le Monde et son système?

Conclusion

Le volume est divisé en deux livres. Intitulé *Le déchiffrement du Monde*, le premier est signé par Roger Brunet, directeur de la collection, alors que le second, *Le système Monde*, a été rédigé par Olivier Dollfus, en collaboration avec François Durand-Dastès, Robert Ferras et Rémy Knafou. L'éventail des sujets abordés, partiellement

illustré par la table des matières ci-jointe, témoigne de l'ambition de l'entreprise: refonder la géographie et expliquer le monde. Rien que cela.

Le désir d'une nouvelle géographie est particulièrement évident dans le fort bien nommé *Déchiffrement du Monde* de Brunet. Puisant dans tous les acquis de la discipline, celui-ci n'en représente pas moins un véritable livre fondateur. Servi par une plume forte et précise mais ne reculant pas devant les formules recherchées, souvent fort belles et toujours utiles, Brunet y emporte son lecteur dans un tourbillon de mises au point, analyses et définitions qui, petit à petit, construisent un système d'appréhension de «l'ordre tout comme des désordres du monde», pour reprendre un type de formule cher à l'auteur. Car, cela peut surprendre, ce tourbillon lui-même est ordonné, programmé, constructif.

Pour débiter, ne boudant ni les lieux ni les paysages, ces enfants chéris de la géographie classique, Brunet nous en propose des visions qu'on ne saurait résister à reproduire ici : «Serait-ce pour mieux les apprécier, l'homme libre est celui qui prend distance aux lieux» (p. 18), «L'esprit des lieux n'est pas dans les lieux mais dans la tête» (p. 24), «Le paysage naît de la rencontre d'un espace et d'un regard» (p. 14), «Les paysages n'ont pas de sens [...]» (p. 26). Devant eux, «Le chercheur n'a d'accès au monde réel qu'à travers les représentations qu'il s'en fait, les mesures qu'il en prend, les concepts qui le guident» (p. 30). À vrai dire, on pourrait assez bien rendre compte de ce livre en dressant une liste de ces phrases-clés dont l'auteur a l'art de jalonner ses exposés. Comme par exemple, concernant les enjeux de l'espace, «L'État est panoptique, il aime voir ceux qu'il aime et surtout ceux qu'il n'aime pas» (p. 63); ou, au sujet de la production de l'espace, «Tout acte de production de l'espace, même s'il efface ou contredit localement les actes précédents, contribue à la reproduction de l'espace et donc de la société qui le produit et qui s'en sert» (p. 65); ou enfin, pour préparer à la recherche des lois de l'espace: «Nous devons chercher l'ordre sous le bruit, la structure sous la complexité des apparences. Nous devons décoder les messages qu'involontairement nous transmet l'espace» (p. 76).

Précisément consacrée à cette recherche, la deuxième partie du livre en constitue l'un des moments forts. Après avoir insisté sur la logique sociale des lois de l'espace et avoir posé que «L'hypothèse fondamentale [...] est qu'elles se fondent sur la gravitation» (p. 81), Brunet défend avec beaucoup de rigueur, d'imagination et d'exemples, la proposition selon laquelle des formes d'organisation de l'espace sont quasi universelles et dérivent de lois fondamentales des pratiques spatiales. Il en arrive même à identifier les structures élémentaires de l'espace, les «chorèmes», comme il les nomme. Puisqu'ils «composent la signature des sociétés», leur connaissance devrait permettre d'en décoder la configuration spatiale. Eux «qui font l'écriture du Monde se représentent en quelques figures clés». La table des 28 chorèmes, cet alphabet analytique pour géographe mis au point par Brunet (voir fac-similé), est déjà bien connue de ceux qui fréquentent *L'Espace géographique* ou *Mappemonde*. Elle a déjà servi, fait l'objet de critiques, servira encore et soulèvera bien des débats. Ceux qui voudront désormais s'en mêler de façon utile devront d'abord lire *Le déchiffrement du Monde*. Ils percevront alors la richesse et l'originalité du

8

La composition des structures

Les structures élémentaires de l'espace géographique se composent, et il est des règles de leur composition. Les chorèmes composent avec les configurations naturelles, pour donner leurs propres configurations. On peut élaborer des modèles de ces structures, construire des familles de modèles, et même des modèles de l'unique. Ils expriment à la fois la structure des lieux et des espaces, et la relativité de leur situation au Monde, toutes deux étroitement associées.

Les chorèmes, qui font l'écriture du Monde, se représentent en quelques figures clés. Il faut les apprendre pour comprendre la géographie du Monde. Ces signes font comme l'alphabet de la géographie, par quoi «s'écrivent» les formes des espaces produits par les sociétés. Une partie seulement peut correspondre à des traces visibles dans l'espace. Le paysage en révèle quelques-uns. Il faut, pour accéder au langage complet, à tout le champ des possibles réalisés, se donner aussi l'examen attentif des distributions spatiales, même celles de valeurs abstraites. Le choix des signes est en partie arbitraire, mais il peut être aussi convenu que celui des pictogrammes d'aéroports internationaux. Il ne saurait être totalement dénué de liens avec le réel, puisque le réel porte des inscriptions visibles, ne serait-ce qu'à la forme des chemins.

Le code des chorèmes

Quelques dessins s'imposent. C'est d'abord *le point*: selon les échelles, il est le symbole du lieu, de la ferme, du village ou de la ville, de la tête de pont, de l'équipement particulier ou de l'atelier; du nœud sur un réseau; du «Centre». C'est aussi *la ligne*, sous ses deux faces, car elle a deux faces. Droite, courbe ou sinueuse, elle marque une séparation ou une union. Séparation quand elle est front, frontière, interface, limite; elle n'est alors pas séparable, pourtant, des deux espaces qu'elle confronte. Union quand elle est chemin: elle n'est alors pas séparable des deux points qu'elle relie; elle peut se compliquer en chaîne de points, en bifurcations et croisements, en arbre, en réseau, mais elle exprime toujours la communication. Les contours des mailles sont du premier type, les chemins du quadrillage sont du second. On sait qu'ils ne vont pas l'un sans l'autre, et s'interpénètrent.

La ligne s'orne de deux figures particulières. *Le passage* est une figure essentielle; il n'est pas seulement un point: il est traversée d'une ligne par une autre, de nature différente. Il est donc segment

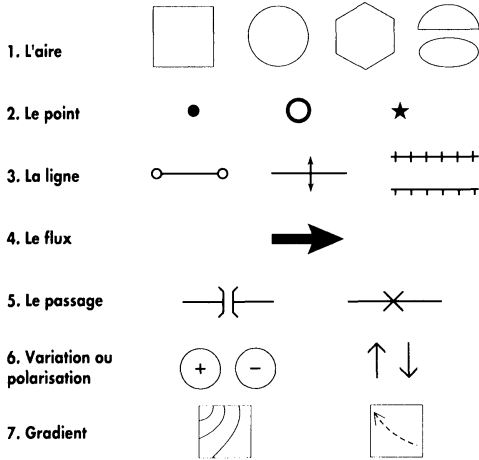
orienté. Un symbole assez universellement admis le représente, en deux crochets opposés. Col ou pont, port au sens classique ou port au sens pyrénéen, c'est toujours par là qu'il faut passer, et *porter* quelque chose, de l'indo-européen *prtus*, qui a donné aussi la porte, le *jord* et le *fiord*. Il représente un aspect particulier de la communication, celui qui relie deux espaces distincts. D'une certaine façon, toutes les villes sont aussi passages, mais elles n'épuisent pas la question. L'autre figure est *la flèche*, le symbole qui indique une direction, et donc une dissymétrie. Elle désigne des courants et des flux, des mouvements, des dominations, des conquêtes ou des retraites.

Le cercle est l'expression élémentaire de la gravitation: il fait les auréoles, les orbites. Il dénote l'action d'un point sur son environnement, les ondes qu'il diffuse et les «métamorphoses» qu'il induit. Il connote la domination, et s'associe au modèle centre-périphérie. Il devient *hexagone* quand il coexiste avec d'autres «cercles»: c'est sa déformation naturelle lorsqu'il vit en famille. Il se réduit en *arc* ou en *secteur* quand il est incomplet, marquant par là une direction, une dissymétrie. Il peut aussi n'être que l'expression idéale d'une aggrégation, d'une agglomération, d'un espace cohérent et relativement homogène, d'un territoire même dépourvu de centre, ou dont le centre ne se distingue pas clairement: un quartier du Monde, au sens le plus large du mot; l'épure d'une «patatoïde» ou d'un polygone quelconque.

D'autres figures ne sont pas aussi «naturelles», ou désignent le «bruit». Le carré, comme le rectangle, marque l'artefact brutal et immédiatement sensible: on ne trouve cette forme de chorème que dans certains maillages et quadrillages, qui font du milieu table rase. Ce n'est pas un hasard si les villes créées ou réaménagées par les Grecs après l'Indépendance, au siècle dernier, ont été dessinées sur le plan retrouvé d'Hippodamos de Milet, le damier parfait: il s'agissait d'oublier ces barbares Turcs, incapables de dessiner une ville qui soit autre chose qu'un innommable labyrinthe de venelles tortes, en montrant ce que civilisation savait faire. Il n'est, dans les structures du Monde, d'autres carroyages que de ce genre-là.

La composition des structures

Le triangle ne semble pas avoir d'autre légitimité que sa participation au système hexagonal des liaisons de ville à ville, au treillis des réseaux; ou alors il est la fausse apparence du secteur de cercle. On



ne voit pas quelles forces et quelles lois de l'espace pourraient autrement le produire. Le puzzle, avec les polygones quelconques qui le constituent, est constamment présent; mais il n'est que l'expression du «désordre» et du bruit, c'est-à-dire de la multiplicité des actions et des déterminations. Il se constate, il ne s'explique pas. Disant tout, jusqu'à la sueur des hommes, il ne dit rien d'immédiat au chercheur, qui doit en démêler l'enchevêtrement s'il ne veut pas se contenter de décrire interminablement et répétitivement la «variété», la «diversité» et l'irréductible banalité de sa vision des formes de l'espace.

Chorèmes et formes naturelles

Dans la mesure où une partie des actions humaines utilise les différences d'origine naturelle pour appliquer les stratégies qui les animent, il n'est pas sans intérêt de noter ici que la nature terrestre a ses propres structures, dont les formes sont donc éventuellement — en fait souvent — exploitées. Les mécanismes d'origine ne sont pas du même ordre. Les modèles représentatifs peuvent être relativement semblables, mais ils n'ont pas les mêmes fréquences, et surtout pas les mêmes sens. Les convergences ne sont nullement exclues.

Le point n'est pas une figure bien importante de la nature. Il est attaché à de menus accidents tranchant sur leur environnement, comme buttes et pics, gouffres, dolines, necks, voire volcans, etc. Il ne correspond jamais à un véritable centre d'action et n'induit pas de

	Point	Ligne	Aire	Réseau
Maillage	chef-lieu	limite administrative	État, région...	centres, limites et polygones
Quadrillage	tête de réseau carrefour	voies de communication	aire de desserte irrigation, drainage	graphe
Gravitation	points attirés satellites	lignes d'isotropie orbites	aurores bandes	liaisons préférentielles
Contact	point de passage, d'entrée, etc.	rupture, interface	aires en contact	base avant pays tête de pont
Tropisme	centre d'attraction	ligne de partage	surfaces de tendance	dissymétrie
Dynamique territoriale	évolutions ponctuelles	axes de propagation	aires d'extension ou de régression	tissu du changement
Hiérarchie	semis urbain	relations de dépendance	limites administratives	sous-ensemble réseau maillé

8.1 - La table des chorèmes

A. Sept signes de base permettent d'exprimer toute l'organisation de l'espace. L'aire la plus élémentaire pose et circonscrit l'espace analysé: carré, cercle et hexagone sont symétriques, mais peuvent être étirés dans un sens pour marquer une dissymétrie, les mêmes figures servent à indiquer à l'intérieur de l'espace un sous-ensemble, une tache, une aire remarquable. Le point définit un lieu, une ville, un équipement. La ligne est de liaison (a), de contact (b) ou de séparation (symétrique c ou dissymétrique d). Le flux marque toujours une dissymétrie. Le passage (e) peut se fermer (f). Plus et moins, vers le haut ou vers le bas, peuvent indiquer soit des croissances et décroissances, soit des attractions et des répulsions. Le gradient est un figuré de surface, relativement encombrant, qui se rend correctement par des isolignes ou des aires dégradées, économiquement par des flèches tournées vers les fortes valeurs.

B. Sept fois quatre colonnes, vingt-huit cases pour placer les figures fondamentales qui représentent les chorèmes, structures élémentaires de l'espace. Les trois premières colonnes sont de l'ordre de l'analyse; la dernière, qui met les précédentes en réseau, est de celui de la synthèse.

Avec ces représentations peuvent s'exprimer toutes les organisations spatiales.

raisonnement qui fondent cette classification et l'ampleur des horizons que la démarche globale de Brunet ouvre aux géographes.

Cela comprend l'analyse des systèmes dans toute leur dynamique. Que ceux qui en ont peur — il m'arrive d'en être — lisent le chapitre qui en amorce l'étude, le neuvième: ils auront alors le goût de continuer et de découvrir la large place réservée aux «contingences», qu'il s'agisse de ressources ou de patrons! Car il faut le dire, les modes proposés ici pour l'appréhension des systèmes, locaux comme englobants, sont fondés dans une large fréquentation du monde et des êtres géographiques. Ainsi, des exemples concrets permettant de bien saisir les raisonnements et les définitions viennent souvent à point, tel, pour illustrer l'ouverture des systèmes, «Le sort du système des paysans de la coca, comme du vignoble de Bordeaux, dépend entièrement du métasystème [...]. Le sort d'un "pays du café", ou du sucre, est tributaire du succès exceptionnel d'une récolte dans un autre pays du même genre [...] Le métasystème peut agir contre le système local [...]» (pp. 149-150).

La place manque ici pour évoquer toutes les idées, images et éclaircissements utilisés par Brunet pour traiter des géons, ces «espaces structurés dont on peut définir le système»; pour établir la distinction entre une région-maille et une région-système ou entre les trois sortes d'espaces locaux; pour définir les réseaux et autres synapses..., ces espaces et lieux de communications qui existent entre les amas... Bien sûr, il faut parfois s'accrocher de peur d'être emporté par la cascade de néologismes et de mots savants. Mais Brunet fournit presque toujours lui-même les pitons nécessaires à la poursuite de l'escalade. À chaque corniche, à chaque pose, on se sent mieux, plus savant même, car l'on peut regarder derrière soi et mieux comprendre — par exemple du haut du Fujiyama, de préférence par temps clair! — un paysage de chorotype, cette forme spatiale type, fût-elle celle d'une mégalopole dans toute sa vigueur, en l'occurrence s'étalant sur 1 200 km de Tokyo à Nagasaki!

Bien sûr, Brunet ne résiste pas toujours à la tentation d'éprouver l'érudition de son lecteur: «Riches ou pauvres, les amas — traduisons les concentrations de population ou d'activité — ont toujours à craindre ce qui peut menacer leur réussite. Le danger vient du vide et l'on guette toujours le désert des Tartares» (p. 208). Tirée du *Désert des Tartares* de Dino Buzatti, l'image est effectivement bien choisie, tout en n'étant pas indispensable à la compréhension de la vulnérabilité de ces noyaux de la performance que peuvent être les amas, menacés de l'intérieur, ou par les nébuleuses comme par les vides ou simplement entre eux.

Bien sûr, il faut apprendre à bien définir, classer et surtout relier les amas, blancs, marches, glacis, façades, sas et tampons. Mais tout cela, finalement, n'est pas très difficile lorsque d'aussi belles voies que celle-ci sont proposées pour accéder à la compréhension de ce qu'est une synapse, du genre isthme ou détroit. «Il est enfin des espaces dont l'essence même est d'être des espaces de communication, et qui unissent les trois images du couloir, des portes et des façades en les embellissant de seuils et de perrons à l'occasion» (p. 228). On s'y croirait..., comme par exemple au sommet du mont Faber, sur la façade méridionale de l'île de Singapour, de préférence par temps clair, à comprendre et à admirer le détroit de Malacca.

Bref, il n'est pas interdit de proposer une géographie tout empreinte de rigueur mais reposant sur une formidable passion de connaître et de comprendre le monde. Celle-ci devient carrément communicative à la lecture de la quatrième partie du livre, en particulier le fort beau chapitre *Connaître l'espace des hommes*, où il est rappelé que «les lieux et les milieux sont oeuvres humaines» et que la géographie peut et doit contribuer à mieux expliquer ces espaces créés par les hommes et les femmes. Elle a ses propres outils, Brunet y revient, tout en ayant l'humilité de ne pas rappeler qu'au cours des quelque 200 pages qui précèdent, il a lui-même livré un large et élégant trousseau de clés, en bonne partie nouvelles et pleines de promesses pour les géographes prêts à se coltiner avec le monde. Point là d'orgueil démesuré, rappelons-le, mais bien une belle confiance dans les acquis de la géographie et de son objet, le monde, comme dans l'avenir des deux, tout complexe que puisse être le second et dure la tâche qui attend la première. Les deux derniers chapitres sont en partie consacrés à un bilan à la fois sans complaisance et généreux des géographies qui ont précédé, ce qui comprend les trois autres *Géographies universelles*, toutes françaises: *Le précis de géographie universelle* de Conrad Malte-Brun (huit tomes parus entre 1810 et 1829), *La Nouvelle Géographie universelle* d'Élisée Reclus (19 volumes, entre 1875 et 1894) et enfin *La Géographie Universelle* rédigée par un groupe de géographes sous la direction de Paul Vidal de La Blache et Lucien Gallois (20 volumes, entre 1927 et 1948).

Une fois les clés bien figolées et situées, Brunet conclut: «Pour présenter le Monde, il faut le voir dans son ensemble, puis le "découper". La présentation du "Système Monde", qui suit, assume la première tâche. Neuf volumes font le reste» (p. 270).

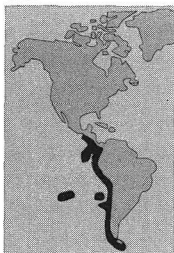
C'est donc avec empressement mais aussi une certaine appréhension que le lecteur aborde le deuxième livre du volume *Mondes nouveaux*. Hâte d'en savoir plus et crainte que le rythme et le pari du *Déchiffrement du Monde* ne puissent être tenus. La première est vite comblée et la seconde tout aussi vite dissipée. Le *Système Monde* est peut-être moins lyrique, moins «emporté», mais il apparaît tout aussi riche, tout aussi fondateur.

Ils ne sont pas rares les livres, y compris des traités de géographie et même des atlas, à postuler l'existence d'un «Système Monde». Il n'en est pas à ma connaissance qui le démontrent, même l'expliquent avec autant d'éloquence. Dès la première partie, consacrée à des *Présentations du Monde*, Olivier Dollfus et ses collaborateurs affichent clairement leurs couleurs: au delà des différences, divergences et inégalités tant historiques que contemporaines, l'interaction est omniprésente dans le monde et les relations entre ses composantes tendent à devenir de plus en plus «factorielles». Ici ou là, rien, de moins en moins, ne peut se dérouler ni se comprendre sans l'apport des ailleurs.

Parmi ceux-ci, il en est certains dont le poids apparaît démesuré. Il s'agit des «oligopoleurs», c'est-à-dire d'abord les deux têtes de la polarisation idéologique et politique mondiale, les États-Unis et l'URSS et ensuite les autres membres du club, l'Europe capitaliste et le Japon. Évidemment, au rythme où évolue l'empire soviétique, on serait tenté d'en remettre en cause l'autorité mondiale. Peu importe,

Le Monde dans ses interférences

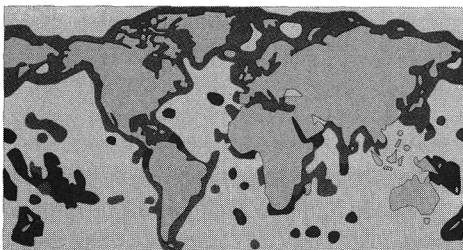
1960



1970



1977-1978



Un nouveau monde



10.1 - Le droit de la mer

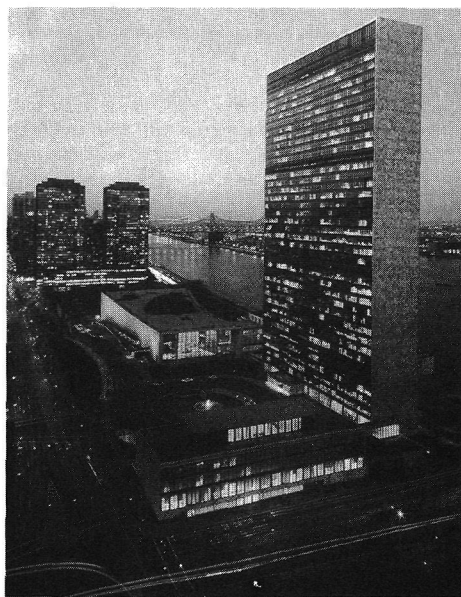
Périodiquement des conflits «frontaliers» éclatent à travers les EEZ (Exclusive Economic Zones) des 200 milles nautiques qui préservent zones de pêche et d'exploitation des océans. Le moindre «caillou» prend alors valeur de territoire, et la suppression des limites continentales donne cette curieuse carte du Monde: un Nouveau Monde.

partage en parts de tarte, apparent sur les atlas, n'a plus cours, et l'URSS notamment a éparpillé une série de bases. La conférence sur l'Antarctique qui s'est tenue à Paris en 1989 montre les difficultés d'une entente internationale portant sur son contrôle. La position

française de faire de ce continent englacé une «réserve naturelle mondiale ouverte à la recherche scientifique» n'a pas obtenu l'accord de ses partenaires, qui souhaitent se garder la possibilité d'une mise en valeur éventuelle de ressources naturelles. Par ailleurs, la notion de réserve naturelle mondiale n'existe pas en droit international. Le partage de l'Arctique pose des problèmes particuliers: si des cartes soviétiques et canadiennes montrent un océan partagé en secteurs de souveraineté entre le pôle et leurs littoraux, il n'y a néanmoins pas de convention internationale spécifique à l'Arctique. Le Spitzberg est territoire «neutre», et chacun peut l'exploiter, exclusivement à des fins pacifiques; les Soviétiques y extraient du charbon, mais leur matériel complexe est soupçonné avoir d'autres fins...

Logique mondiale et logique régionale

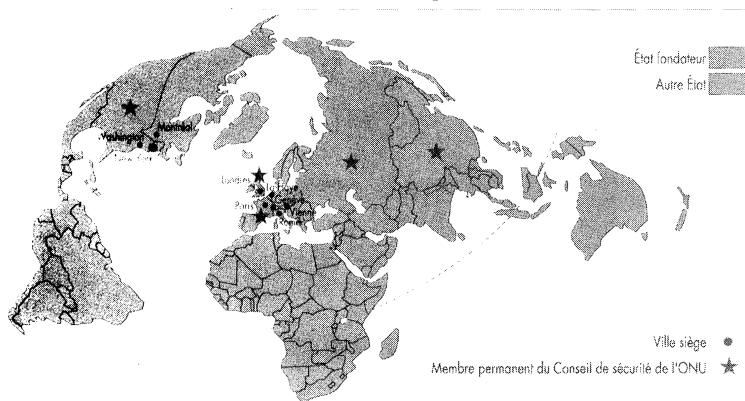
Au cours de l'histoire, la guerre a été grande accoucheuse et fossoyeuse de nombreuses formations politiques territoriales. C'est à peu près toujours par la guerre que se sont établis et étendus



À Manhattan, le siège des Nations unies

Le choix de New York, à la fin de la Seconde Guerre mondiale, témoigne de la prépondérance des États-Unis dans le Monde de l'immédiat après-guerre.

L'espace de l'international



10.2 - Les Nations unies, organismes et institutions spécialisées

ONU, UNO (en anglais), l'Organisation des Nations unies a remplacé la SDN pour maintenir la paix dans le Monde (juin 1945). 51 nations à cette date, 159 quarante ans plus tard. L'ONU intervient aussi par un grand nombre d'institutions spécialisées: Unesco, FAO, OMS, etc.

royaumes, empires et États. La guerre s'est longtemps limitée aux rapports de voisinage: on guerroyait d'abord contre son voisin; ce n'est qu'avec le développement de la navigation en haute mer que la guerre s'est portée sur d'autres continents. Les ententes entre États ont souvent eu pour objet de limiter les ambitions d'un voisin redouté, de rechercher, par l'accord, un équilibre, c'est-à-dire une forme de régulation.

Dans le Monde contemporain, deux logiques différentes s'expriment fortement depuis la première guerre mondiale. Une logique mondiale: il faut qu'il y ait un forum auquel tous les États participent et qui puisse apporter sa médiation aux conflits. Une logique «régionale»: l'entente entre voisins est nécessaire, dans les domaines économique, culturel, politique, militaire, pour mieux résister à d'autres groupes, pour bénéficier d'économies d'échelles, pour répondre en fait au jeu de l'oligopole et au vieux principe selon lequel l'union fait la force. Actuellement, cent cinquante neuf États territoriaux sont membres des Nations unies. Seule la Suisse, parmi les États d'une certaine importance, n'en fait pas partie, mais elle est membre de plusieurs de ses agences et héberge, à Genève, une partie de son dispositif. La couverture du Monde est bien assurée par le système des Nations unies, qui constitue un progrès par rapport à la première organisation à vocation réellement internationale, la Société des Nations (SDN), née au lendemain de la première guerre mondiale. Instituée par une charte fondamentale adoptée à l'unanimité à la conférence des préliminaires de paix qui réunissait tous les belligérants, elle avait été intégrée ensuite dans le traité de Versailles pour entrer en vigueur au début de 1920. Ses objectifs étaient de régler les conflits entre nations, de garantir l'intégrité territoriale et l'indépendance des États, de décider éventuellement des sanctions contre les contrevenants. Elle n'a jamais dépassé la trentaine de membres

et n'a pas été en mesure de régler les conflits, notamment de mettre fin à l'agression de l'Italie contre l'Éthiopie. Cet échec marquait la fin des espérances qu'elle avait fait naître chez certains au moment de sa fondation. L'Organisation des Nations unies (ONU) la remplace au lendemain de la seconde guerre mondiale. Elle forme un système autrement vaste et complexe, même si elle n'est pas parvenue à régler tous les conflits entre ses membres, loin de là, mais elle obtient quelques succès dans l'arrêt de guerres régionales, comme au Moyen-Orient et en Afrique en 1988.

Les organisations financières

A côté du système des Nations unies, fonctionnent des institutions financières et des conférences chargées de régler, à l'échelle mondiale, des problèmes de financement d'opérations de développement, de contrôler la stabilité des monnaies, d'abaisser les barrières douanières.

La Banque mondiale, anciennement Banque internationale pour la reconstruction et le développement (BIRD), dont le siège est à Washington, fournit des prêts à long terme aux pays en voie de développement. Ses ressources proviennent d'un capital apporté par les pays membres et des emprunts qu'elle émet sur les marchés financiers. À l'exception de l'URSS et de quelques pays, presque tous les pays du Monde en sont membres. L'AID (Association internationale de développement) et la SFI (Société financière internationale) lui sont associées; la première se spécialise dans des prêts à très bas taux d'intérêt aux pays les plus pauvres, la seconde s'occupant du montage financier de grands projets.

le modèle de l'oligopole est utile dans la mesure où, comme le font les auteurs, il permet de situer les composantes du reste du monde à divers stades de mouvance ou d'autonomie à l'endroit des grands pôles mondiaux. Mais d'où provient cet agencement dynamique? La réponse se trouve dans les trois derniers siècles de l'histoire mondiale, alors que les grains (les sociétés et leurs territoires) et leurs premiers agrégats ont été reliés de plus en plus étroitement par l'expansion mondiale de l'Europe, dont les pays ont alors entrepris de se partager le monde. Les séquences de la mise en place du système monde, y compris les étapes d'accélération plus récentes que représentent les deux Guerres mondiales sont d'ailleurs fort bien représentées dans un schéma (p. 297).

La partie consacrée aux «mémoires du monde» est d'une exceptionnelle qualité didactique. Elle traite des deux grandes mémoires qui «fournissent les informations nécessaires au fonctionnement du système Monde»: les apports de la nature et ceux de l'histoire. D'excellents tableaux et illustrations contribuent à bien camper les «forces et temps de la nature», tout comme «les fluides en mouvement et la dynamique des climats», alors qu'une grande attention est portée à l'énergie et son histoire. Il en résulte le dessin d'une mosaïque de milieux physiques «qui peuvent être caractérisés par les formations végétales climatiques», toutes choses bien expliquées et répertoriées. Ces répertoires, tel celui contenu dans l'utile tableau intitulé «Climat, climax, et mise en valeur» (p. 345), n'omettent pas d'établir la part des «agriculteurs, et parfois des ingénieurs, qui ont plus ou moins puissamment transformé la surface de la Terre» (p. 336). Quant aux découvertes et innovations fondatrices ayant contribué à la mise en place du système, elles font désormais partie de sa mémoire. Les oeuvres et marques qu'elles ont laissées, tout comme celles de la nature appartiennent au patrimoine mondial. On le voit, l'examen du système Monde n'est pas dénué de conscience, bien au contraire.

Le Monde dans ses interférences, quel beau titre pour appréhender les États et les relations qui s'établissent entre eux! Au sujet des États, des rappels simples mais significatifs concernant la dimension des sept plus étendus, qui à eux seuls occupent plus de 50 % des terres émergées, précèdent un survol des populations, cultures et grands ensembles continentaux, tout comme des micro-États. Les espaces qui les divisent et les unissent et que franchissent les flux aériens et maritimes sont difficiles à gérer tout comme le sont les inégalités internationales. De quoi assurer bien des mandats aux institutions spécialisées comme les Nations unies auprès desquelles les grands États sont bien représentés (voir fac-similé). À ce sujet comme à bien d'autres à travers le volume, tel la répartition mondiale des adhérents aux trois grandes religions monothéistes, d'admirables cartes et photos couleurs ponctuent les propos.

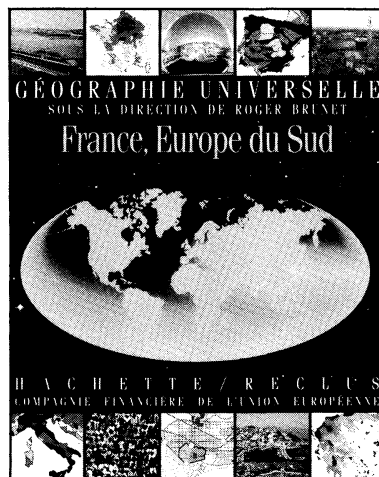
Le volume du commerce international a triplé entre 1960 et 1980. Les réseaux empruntés, la répartition des lieux de transactions, de ceux où se forment les prix soulignent la place centrale des oligopoleurs et en particulier de l'Europe qui se situe en leur centre. Au total les trois chapitres consacrés à l'étude des divers types de réseaux sont eux aussi d'une belle éloquence, d'ailleurs partagée par les six chapitres qui composent la dernière partie. Celle-ci comporte de fréquents retours sur l'histoire dont certains paraissent un peu tardifs. Mais, il faut l'admettre, le

même souci d'imagination et de clarté traverse toute l'oeuvre qui, malgré quelques rares imperfections, jusqu'à la fin, même au sujet des incertitudes qui entourent l'avenir du monde, semble faite pour séduire le lecteur. Mais il s'agit là d'une noble séduction, celle de la connaissance: «La connaissance du Monde est l'une des meilleures façons de se préparer au futur. Prométhée doit l'emporter sur Faust» (p. 529).

Il me semble qu'à la lecture de ce premier volume de la Géographie universelle tout géographe, de métier ou dans l'âme, devrait être à la fois fier de sa discipline et conscient des formidables défis qu'elle lui propose à titre de citoyen du monde. Parions que ceux-ci paraîtront encore plus séduisants, une fois complétée la publication des neufs autres volumes de la collection. C'est en tout cas déjà évident en ce qui concerne celui déjà disponible, consacré à la France et à l'Europe du Sud.

Rodolphe De Koninck
Département de géographie
Université Laval

PUMAIN, Denise, SAINT-JULIEN, Thérèse et FERRAS, Robert (1990) *France, Europe du Sud. Géographie universelle*. Paris/Montpellier, Hachette/Reclus, 479 p. (ISBN 2-01-014827-4)



On devrait entrer dans une Géographie universelle (G.U.) avec le respect et la curiosité dus aux monuments. Ici, on se laisse d'abord aller au plaisir des yeux. Drapée d'une jaquette chatoyante, la couverture, de robuste bure, enchâsse une pure merveille: papier de qualité, texte aéré et surtout une somptueuse iconographie qui puise à toutes les ressources et les séductions de la photographie, du graphisme et de la couleur. On jette un regard attendri aux pages jaunies et aux croquis austères de la vieille G.U. qui fut le grand oeuvre de l'école française de géographie. Il n'y a plus une école française; bien des grands noms manquent au générique et les collaborateurs de cette nouvelle G.U. ne prétendent pas faire oeuvre d'école, même si nombre d'entre eux évoluent dans la mouvance de *l'Espace géographique*: les affiliations, les références idéologiques sont variées, et même le